« On m'appelait Rocky 3 »

Enfant, Bruno Carabetta s'est initié au judo parce que c'était un sport accessible au porte-monnaie de sa famille, nombreuse et peu aisée. Le Kingersheimois y a finalement mis tout son cœur, au point de décrocher une médaille de bronze aux JO de Séoul. Zoom sur un destin hors du commun.

Au fond, la trajectoire de Bruno Carabetta pourrait se résumer en trois mots : « Self-made man ». C'est de cette façon, en substance, que se décrit l'enfant de Kingersheim. « Je suis issu d'une famille très modeste », confie-t-il. « Mon père, d'origine calabraise, travaillait à la mine. Ma mère, alsacienne, restait à la maison avec mes quatre frères et moi. Je me suis battu avec les moyens que j'avais. »

« Je courais dans la neige avec un sac de patates et je m'arrêtais quand je m'écroulais… »

Très vite, le papa - « un ancien lutteur » - « incite » sa progéniture à pratiquer un « sport de combat ». Dès l'âge de 5 ans, le petit Bruno se retrouve sur un tatami. « Le judo était une activité pas chère, qui permettait de se défouler. J'ai tout de suite accroché. »

Le bambin apprend les fondamentaux au contact du défunt Guy Guillocheau, ceinture noire 7e dan et « pionnier » de la discipline dans le Haut-Rhin. Il s'entraîne « un peu partout à Mulhouse » (AS Coteaux, Peugeot…) et progresse à la vitesse de l'éclair. « En minimes, je commençais à gagner des combats en trois secondes. »

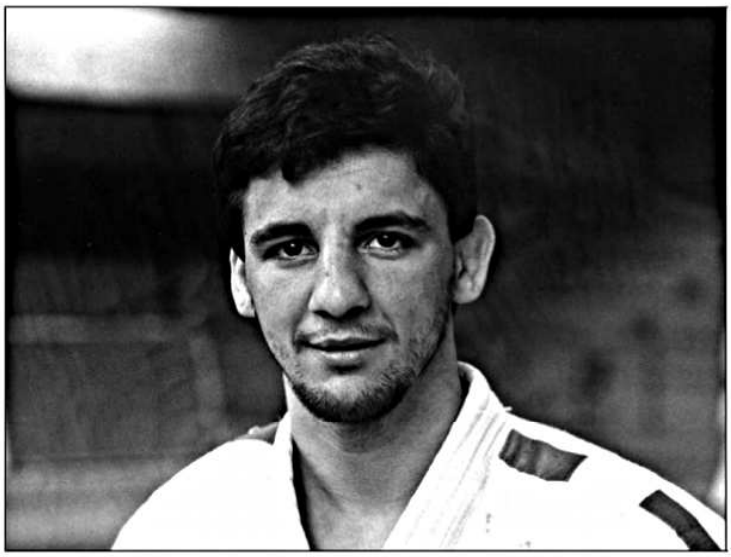
L'adolescent ne possède pas de prédispositions particulières, mais son goût de l'effort est pour le moins prononcé. « Je ne partais pas en vacances, j'étais toujours en train de faire du judo quelque part. À la maison, nous avions même aménagé un petit dojo dans la cave, avec des bâches et des mousses. On organisait des compétitions et il y avait des bonbons pour les gagnants. »

Quotidiennement, quelle que soit la météo, le jeune Alsacien s'inflige des « footings » corsés dans les « champs de Kingersheim ». « On m'appelait Rocky 3 parce qu'avant la sortie du film (en 1982), je faisais un peu comme lui. Je courais dans la neige avec un sac de patates et je m'arrêtais quand je m'écroulais… »

« J'étais venu le couteau entre les dents »

Après s'être fait remarquer, entre autres, lors des championnats de France UNSS, Bruno Carabetta « entre à l'INSEP à 17 ans ». À l'époque, les sportifs de haut niveau ne jouissent pas d'un grand « confort », au sein du célèbre centre d'entraînement parisien. « Je dormais sur un lit en béton, avec un matelas et une couverture », se souvient le Haut-Rhinois. « J'étais hébergé dans une caverne sans télé, ni frigo. Tout se fissurait, c'était affreux. Et en plus, je n'étais pas friqué… Certains repas se limitaient à deux œufs durs et un bol de lait. » Pas de quoi décourager l'étoile montante des tatamis : « Je savais pourquoi j'étais là. J'étais venu le couteau entre les dents… »

Dès son arrivée dans la capitale, le garçon sent que tout s'accélère. Il signe au Racing Club de France et participe, en 1984, à un « stage d'un mois au Japon » avec la sélection tricolore. Tenri, cité emblématique du judo au pays du soleil levant, lui ouvre ses portes. Il y découvre de « superbes temples », « suit les coutumes » et s'imprègne des conseils des *senseis*, ces légendaires professeurs d'arts martiaux à la renommée mondiale. « J'étais une éponge, je captais vite ce qu'on m'expliquait. Quand je suis revenu, j'étais méconnaissable. Sur place, il y avait encore de vieux tapis faits en paille de riz (Ndlr : le dernier a été retiré en 2019). Il fallait les arroser… Si ton corps frottait, tu avais une brûlure dont tu te rappelais longtemps. »



Durant sa carrière de judoka, Bruno Carabetta était un travailleur acharné. Le Kingersheimois a recueilli le fruit de son labeur en se forgeant un palmarès magnifique. Archive DNA

À ce moment-là, le Kingersheimois est injustement considéré comme un judoka limité techniquement. Il fera taire quelques mauvaises langues en décrochant deux titres de champion d'Europe (1985, 1986) et la médaille d'or aux Mondiaux (1986) dans la catégorie juniors.

Opéré du coude gauche - « des morceaux d'os s'étaient créés à force de chuter » -, Bruno Carabetta n'est pas pour autant freiné dans son élan. En 1987, son CAP d'électromécanicien lui permet de parapher une convention avec la Ville de Paris, qui lui offre un emploi et des horaires aménagés. Il déménage dans la foulée à Courbevoie, où il « prend son premier appartement ». « Tous les jours, j'allais courir dans les escaliers du Pont de Levallois. Même si c'était une torture, j'y ai vu un super moyen de renforcer mes chevilles et mes genoux. »

« Les régimes, en judo, s'apparentaient à une grève de la faim »

Le Haut-Rhinois appartient alors à une génération dorée, composée de Philippe Pradayrol, Pascal Tayot, Stéphane Traineau ou encore Jean-Louis Geymond. Tous revendiquent une place » aux Jeux de Séoul, convaincus que leurs aînés en équipe de France ont fait leur temps. Embarrassée, la Fédération prend les jeunes insolents au mot et les « envoie » aux championnats d'Europe de Pampelune (Espagne), en mai 1988, « en espérant » que la vérité du tatami les remettra à leur place. Manque de pot, Bruno Carabetta et sa bande trustent les podiums. L'Alsacien se couvre d'or chez les moins de 65 kilos. Sa première sélection olympique coule de source.

« Mon poids naturel étant de 72 kilos, je devais maigrir de sept kilos tous les ans », raconte-t-il. « À cette période-là, les régimes, en judo, s'apparentaient à une grève de la faim. On allait jusqu'à se priver d'eau. Avec mes partenaires, on en rigolait car au bout d'un moment, pour perdre encore un kilo, il fallait s'arracher un os ! Nos taux de masse graisseuse commençaient à être trop bas, ça devenait dangereux. Nous manquions de conseils. Heureusement, il y a davantage de suivi maintenant. »

Dans l'avion pour la Corée du Sud, terre d'accueil des JO, le "mi-léger" décline le plateau-repas, tandis que les lourds (+95 kilos) se goinfrent à quelques mètres de lui. Il n'en finit pas de « cogiter » : le tirage au sort lui a réservé un affrontement avec Yury Sokolov, le vice-champion du monde russe (1987), dès le tour préliminaire.

Pourtant, le jour J, « je l'ai atomisé », rembobine l'ex-international. « C'était une anguille, mais je ne l'ai pas laissé respirer. J'ai appris plus tard qu'il avait été abattu par la mafia dans son pays (en 1990). »

En quart de finale, Bruno Carabetta hérite du Coréen Lee Kyung-Keun, poussé par des milliers de supporters. « D'un coup, la salle se transforme en arène. Des gens montent sur des piliers avec leurs tambourins, on se croirait dans un cirque… La moindre attaque déclenche une explosion. Le mec te touche à peine, mais on dirait qu'il t'a tué. Mine de rien, ça joue sur les arbitres. »

« J'ai fini par devenir fou et je me suis mis en mode bagarre de rue »

Le Kingersheimois subit le début du combat et encaisse quelques « coups vicieux ». « J'ai fini par devenir fou et je me suis mis en mode bagarre de rue. Mon adversaire ne voyait plus rien, il se mettait à quatre pattes pour ne pas tomber… L'un des trois référés lui a mis une moulinette pour sanctionner son refus de combattre. Un autre arbitre m'a accordé un koka (*), mais les deux autres l'ont annulé. » La victoire sera finalement attribuée « sur décision ». Le Français mérite sa place en demie, mais le verdict penche en faveur de l'Asiatique. « J'ai été volé », dénonce-t-il.

La nation organisatrice est-elle « favorisée » ? La délégation bleue n'est pas la seule à le penser. « Le problème se répétait dans plusieurs sports de combat. »

Condamné aux « repêchages », Bruno Carabetta « ne craque pas » et arrache le bronze face au Hongrois Tamas Bujko. Son succès est « litigieux ». Il a vraisemblablement bénéficié d'une « petite compensation », après sa mésaventure en quarts. « Je le dis parce que je suis honnête. »

Quelques jours plus tard, le fils de mineur sera décoré de l'ordre national du Mérite par François Mitterrand, lors de la cérémonie organisée à l'Élysée en l'honneur des médaillés olympiques. La fierté est toujours palpable, 32 ans après. « Sans le judo, je n'aurais jamais pu vivre tout ça… »

Amaury PRIEUR

(*) Cet avantage, obtenu après avoir fait chuter son vis-à-vis sur la partie arrière de son corps (à l'exception des épaules), n'existe plus depuis 2008.

BONUS WEB

Lors des cérémonies ayant suivi les JO de Séoul, Bruno Carabetta avait partagé des moments de complicité avec François Mitterrand et Jacques Chirac. Retrouvez son récit à ce sujet sur **www.lalsace.fr**

Terrassé par un grave problème de santé

Après sa médaille de bronze aux JO de Séoul, Bruno Carabetta est resté encore quelques années sur son petit nuage. En 1989, à Helsinki, le Kingersheimois obtient son deuxième titre de champion d'Europe. Il grimpe dans la foulée sur la troisième marche du podium lors des Mondiaux à Belgrade. Un an plus tard, il décroche une nouvelle couronne continentale, à Francfort cette fois.

Mais le "mi-léger" commence à en « avoir marre des régimes » et décide de changer de catégorie de poids. En 1992, il s'empare de la médaille d'argent à l'Euro de Paris chez les moins de 71 kilos, avant de se contenter d'une cinquième place olympique aux Jeux de Barcelone. « J'aurais peut-être dû faire davantage de musculation. On ne s'adapte pas à une nouvelle catégorie en un rien de temps… »

« Crevé », le Haut-Rhinois met un terme à sa carrière, à seulement 26 ans. « J'ai tenté plusieurs reconversions, mais certaines choses ont capoté », souffle-t-il.

Le jeune retraité des tatamis devient notamment « gérant d'une société civile immobilière » à Mulhouse, où il ouvre une « salle d'entraînement ». Il s'improvise « patron de bar ». « Je pensais que c'était amusant, mais j'ai vite réalisé que je n'étais pas fait pour rester douze heures derrière un comptoir. »

9 avril 2016 : Bruno Carabetta (à gauche) effectue l'une de ses rares apparitions publiques lors d'un tournoi international organisé à Altkirch. À ses côtés sur cette photo : Joëlle Lechleiter, ancienne présidente du comité du Haut-Rhin de judo. Archive DNA

« J'ai vécu treize ans en autarcie »

Au « soulagement » d'avoir stoppé le judo succède peu à peu un sentiment de nostalgie. Bruno Carabetta « ne retrouve pas la même adrénaline » dans sa vie d'après. Il ne le réalisera que bien plus tard, mais « l'arrêt de la compétition » et certains soucis d'ordre privé ont généré un violent « choc psychologique ».

En découlera un grave problème de santé, sur lequel l'Alsacien ne souhaite pas s'épancher publiquement. Il consent, en revanche, à en évoquer les conséquences. « J'ai vécu 13 ans en autarcie, avec la Cotorep (désormais appelée allocation adulte handicapé) », confie-t-il. « Je ne pouvais plus bosser, je n'avais plus aucune relation avec qui que ce soit. J'avais trouvé un job d'entraîneur en Suisse, mais cette maladie a tout bousillé. Vraiment, je ne le souhaite à personne… »

« Sous médicaments » jusqu'à la fin de ses jours, Bruno Carabetta avoue être « devenu émotif », à force de vivre « avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête ». Son cas personnel et l'actuelle crise sanitaire lui rappellent la chanson de Jean Gabin (1974) : « Maintenant je sais, je sais qu'on ne sait jamais… »

Cela ne l'empêche pas de s'accrocher et de sortir doucement la tête de l'eau. L'an passé, il a notamment exercé en tant que « commis de cuisine au casino de La Baule », en Loire-Atlantique.

Il se pourrait aussi qu'il renoue rapidement avec le microcosme du judo haut-rhinois. C'est en tout cas l'idée de Jean-Luc Cardoso, le président du comité départemental, qui ne conçoit pas qu'une ancienne star de ce calibre soit reléguée aux oubliettes. Bruno Carabetta reste de surcroît un grand passionné de son sport. Cela transpire dans chacun de ses mots…

Am.P.

Après avoir obtenu la médaille de bronze aux Jeux Olympiques de Séoul, Bruno Carabetta avait été décoré de l'ordre national du Mérite par le président de la République, François Mitterrand. DR